

Avignon | Dans la cour d'honneur, Didier Bezace met en scène «L'école des femmes» avec Pierre Arditi

Une comédie sombre qui vire au tragique

Pierre Arditi campe Arnolphe dans une «Ecole des femmes» dépouillée et sombre qui nous entraîne dans la descente aux enfers d'un solitaire qui croyait pouvoir dompter le monde.

JEAN-MARIE WYNANTS,
envoyé spécial

AVIGNON

C'est une silhouette noire à la longue chevelure blanche tirée en arrière. Un homme seul, dos tourné au public, perché sur une sorte de plate-forme dominant le monde. De retour de voyage, il tient un bâton à la main, une valise à ses côtés. Ce seront là aussi les symboles de son exil. Cet homme-là a choisi de s'écarter du monde et d'en créer un autre à sa façon. Mais même celui-là lui fera défaut le laissant étranger en ses terres, en sa maison, dans cet endroit même où il croyait avoir tout prévu pour maîtriser les choses et les gens.

Arnolphe revient en ce lieu secret où il cache une jeune fille qu'il a achetée à sa mère lorsqu'elle était petiotte pour la faire éduquer à sa manière, à l'écart du monde, du savoir, du plaisir. Ne voyant autour de lui que des cocus, il en a conclu qu'il ne pouvait épouser qu'une femme qu'il aurait modelée et la préfère sotte plutôt qu'intelligente et pleine d'esprit.

Arnolphe a tout prévu... sauf l'imprévisible. L'intrusion dans sa maison d'un jeune homme qu'il connut enfant et qui tombe amoureux de la belle ingénue qui le lui rend bien et ne s'en cache pas. Dès lors, l'infortuné aura beau se démener, il ne fera que s'enfoncer toujours plus profond dans l'échec, la solitude, la désillusion.

Pierre Arditi est un Arnolphe sombre, tourmenté, au costume de Tartuffe

Molière écrit «L'école des femmes» alors qu'il vient d'épouser Armande Béjart, de vingt ans sa cadette. Ses craintes, ses angoisses figurent dans la pièce. Cette pièce un peu boiteuse, beaucoup l'ont montée comme une farce. Didier Bezace, dans la cour

d'honneur d'Avignon choisit d'en faire la tragédie d'un homme seul. Sur une plate-forme semblant surgir au-dessus du monde (on voit çà et là apparaître la cime de clochers), Pierre Arditi est un Arnolphe sombre, tourmenté, au costume de Tartuffe. Il

n'en fait jamais trop... rendant son personnage presque autiste à force d'enfermement sur lui-même.

Autour de lui, Agnès Sourdillon campe une Agnès formidable, d'un naturel parfait, d'une naïveté joyeuse et cruelle. Horace, le jeune amant, est

remarquablement interprété par Olivier Ythier, acteur attiré du Théâtre Varia où il participa notamment à de nombreuses mises en scène de Michel Dezoteux. Plein de fougue, d'énergie, il s'en vient annoncer à Arnolphe qu'il a rencontré une jeune fille, qu'il l'ai-

me et que le vieux jaloux qui la séquestre va en baver.

Plutôt que de traiter les scènes entre les deux hommes à la manière d'un quiproquo, Didier Bezace a choisi une option plus dure: Horace semble savoir parfaitement à qui il parle et pourquoi il le fait. Comme tous les autres, il n'aura de cesse d'avertir Arnolphe, de lui ouvrir les yeux. D'ailleurs, ces scènes entre eux, ainsi que quelques autres, se passent sous les

yeux des autres personnages juchés à un lointain balcon. De temps en temps, les interlocuteurs d'Arnolphe tournent vers eux des yeux impuissants. Rien n'y fait, cet homme est buté.

La fin est dès lors inéluctable. Tandis que la noce unit les jeunes gens, Arnolphe s'enfonce dans les entrailles de son domaine secret serrant précieusement sa valise sur son cœur. Un homme seul, creusant sa propre

tombe, en exil du monde à tout jamais.

Avec cette «Ecole des femmes», Didier Bezace propose un spectacle rigoureux, d'une belle intelligence, traversé de quelques éclats de rire dus surtout aux interventions des personnages secondaires. Une option originale et courageuse, un peu trop sévère pourtant, et qui trouverait sans doute mieux encore sa place dans un lieu plus intime que la Cour. ●



Pierre Arditi, dans «L'école des femmes» de Molière, entraîne peu à peu le spectateur dans une véritable descente aux enfers.